

Études littéraires



La Galaxie de l'imaginaire. Dérive autour de l'œuvre de Gilbert Durand. Paris, Éditions Berg International, 1980, 260 p. Sous la direction de Michel Maffesoli.

Paul Chanel Malenfant

Volume 17, numéro 1, avril 1984

Le mythe littéraire et l'histoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500641ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500641ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Malenfant, P. C. (1984). Compte rendu de [*La Galaxie de l'imaginaire. Dérive autour de l'œuvre de Gilbert Durand.* Paris, Éditions Berg International, 1980, 260 p. Sous la direction de Michel Maffesoli.] *Études littéraires*, 17(1), 189–191.
<https://doi.org/10.7202/500641ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

compte rendu

La Galaxie de l'imaginaire. Dérive autour de l'œuvre de Gilbert Durand.
Paris, Éditions Berg International, 1980, 260 p. Sous la direction de Michel Maffesoli.

La Galaxie de l'imaginaire. Dérive autour de l'œuvre de Gilbert Durand comporte dix-huit essais réunis sous la direction de Michel Maffesoli. Dans un bref « Prétexte », l'éditeur précise l'intention primordiale de l'entreprise en indiquant qu'il s'agit moins d'élaborer un point de vue exhaustif sur le texte de Durand que d'illustrer l'étendue et la variété de son influence scientifique. L'introduction de François Pelletier et de Patrick Tacussel, « Présence du nouvel esprit anthropologique », met vigoureusement en lumière la « mentalité » et les procédures (la mythanalyse, la mythémologie, la sociologie des profondeurs) qui président aux travaux des sociologues et anthropologues de l'imaginaire. Sera alors bien définie la perspective à la fois polydirectionnelle, sociale et englobante, de la mythanalyse : « [...] elle affirme le primat de l'imagination créatrice, dans la relation dialectique de l'individu à son environnement par rapport aux instances économiques, politiques, matérielles, objectives » (p. 24). Cette quête d'une totalité expansive explique la suspicion du mythanalyste à l'égard des structuralismes forcenés et étroits, sa reconnaissance de « la nature dilemmatique du mythe » (p. 22), son ouverture à l'ambivalence critique et à l'investissement de la « subjectivité individuelle » (p. 25), enfin sa franche disponibilité vis-à-vis du caractère extensible, voire réversible, des figures qui prolifèrent dans les œuvres.

Après cette mise en situation, nous sont donnés à lire, dans la partie intitulée « Une sociologie des profondeurs », huit articles de fond dont certains discutent les paramètres théoriques des études de Durand ainsi que leurs contributions analytiques aux diverses sciences de l'homme ;

sont particulièrement percutantes les lectures de Michel Maffesoli, « L'homme contradictoire », et de Françoise Bonardel, « De l'homme de culture à "l'homme de désir" ». D'autres études proposent des perspectives d'application pratique, des pistes d'ouverture et de prolongement méthodologique aux travaux du chef de file du Centre de recherche sur l'imaginaire, de Chambéry. Dans cet esprit, le texte de Léo Apostel, « Vers une herméneutique cybernétique », est particulièrement virtuose au moment où par une homologie avec la structure algébrique de la musique, il démontre la compatibilité d'un point de vue structuraliste avec les constellations symboliques irradiantes, répertoriées et mises en œuvre par Durand. Son hypothèse infère aux classifications des *Structures anthropologiques de l'imaginaire* une dimension mathématique de permutable qui n'en dénie en rien la portée polyphonique et concertante.

La deuxième partie de l'ouvrage, « Visages des Œuvres », propose des textes de Jean Perrin et de Simone Vienne, « Le symbolisme de l'œil et du regard dans les structures anthropologiques » et « La littérature dans le labyrinthe ». Ces essais mettent brillamment l'accent sur les incidences littéraires, textuellement fonctionnelles, des découvertes de Durand sur le dynamisme imaginaire. Suivent enfin, dans la troisième partie, des « Témoignages » qui s'énoncent tantôt sur le mode de l'hommage amical ou ironique (Mircea Eliade et Antoine Faivre), tantôt sur le mode d'une écriture stimulée et simulée (François Leperlier) en contrepoint aux propos du maître. Le livre s'achève sur une vertigineuse « Ouverture » où René Thom expose, à partir du modèle de la Théorie des catastrophes, « Les racines biologiques du symbolique », et sur un « Curriculum abrégé » de Durand.

Compte tenu de la diversité de ton et d'approche qui caractérise souvent les ouvrages collectifs de ce genre, il importe de remarquer l'unité fondamentale de cette « galaxie de l'imaginaire » et d'observer comment tous les textes se conforment au cheminement même, à la fois multidisciplinaire et unificateur, de la pensée de Durand. En ce sens, le titre souligne fort à propos l'inscription constellée, nucléaire — cette dissémination conciliatrice — de la démarche du grand anthropologue de l'imaginaire et le sous-titre, « Dérive autour de l'œuvre [...] », en assume, en même temps, l'errance organisatrice, ce louvoiement modulé voire cette improvisation calculée qui l'engage. Outre qu'elle démontre avec enthousiasme l'actualité et l'incidence euphorique, pour l'établissement d'une science de l'homme, des recherches de Gilbert Durand, particulièrement des *Structures anthropologiques de l'imaginaire* et ce à plus de vingt ans de leur publication, cette panoplie d'essais rappelle d'une façon constante les qualités essentielles qui animent cette quête d'une « globalité ouverte » (p. 12) et d'une « science totalisante » (p. 61) de l'homme. En effet, tous les auteurs s'exercent, à tout le moins de façon implicite, à témoigner de l'humanisme profond et engagé qui, à l'exemple de celui de Bachelard ou d'Alain, induit le parcours de Durand, tant il est vrai que, pour lui, « [...] la véritable anthropologie n'est pas celle qui prétend expliquer l'homme, mais celle qui cherche à la comprendre » (p. 163). Et cette volonté empathique d'une adhésion par l'intérieur,

attentive à la singularité de l'individu comme aux fluctuations et aux permanences de l'imaginaire collectif, porte sa part d'audace et de risque. Alors s'avoue la manière, l'attitude ou le point de vue de Durand : cette pensée se donne tour à tour dans l'assentiment à cette zone d'indétermination qui réside en toute connaissance, dans la dépense dionysiaque, dans le foisonnement pluriel et contradictoirel (cette « logique contradictoirelle » dont parle Lupasco), enfin dans la rêverie d'une globalité épanouie par delà les lieux mêmes où elle se contredit et assume ses contradictions. Bref, elle adjoint à un réalisme passionné les fascinantes ambiguïtés de l'utopie et unit à la précision scientifique les éclats de conscience d'un art. On aura alors compris le caractère simultanément subversif et diplomatique d'un tel angle scientifique ; ayant fait sienne l'idée de Bachelard pour qui « les images ont raison », Durand peut affirmer sans ambages, dans *L'Imagination symbolique*, que « [...] l'imaginaire est premier, et la rationalité n'en est qu'une modalité » (p. 109). Alors l'adéquation s'effectue entre science et poésie, entre intuition et conscience, et s'éclaire chez le scientifique le goût pour les images, les symboles et les mythes : là (dans la « *coincidentia oppositorum* ») se résolvent les antinomies, la gnose se fait savoir magnétique et le conflictuel, en harmonie provisoire se transmue. Le « tiers exclu » par la raison devient « tiers donné », reconnu et admissible par l'imagination créatrice et médiatrice et il s'énonce avec éclat dans l'évidence même de l'image poétique.

Dans son parti pris pour le multiforme et le polydirectionnel, dans son refus de toutes réductions (ces « médiations manquées », p. 105) ou contractions analytiques expéditives, dans son aisance devant la contemporanéité des paradoxes et des contraires, l'esprit de Durand maintient justement cette « cohérence paradoxale » pour laquelle « [...] une science de l'homme doit aussi être un art » (p. 93).

En des temps où les débats autour des sciences humaines sont loin d'être désinvestis de fixation idéologique ou d'arrogance polémique et péremptoire, ce retour collectif sur l'œuvre de Durand ne manque pas d'être stimulant. Il constitue une admirable leçon de tolérance et de liberté intellectuelles et réaffirme que telles vérités résident, tant dans la minutie de l'observation scientifique qui relève du travail d'animus, que dans les fructueuses fantasmagories créatrices d'anima.

Paul Chanel MALENFANT

